

L'hôpital Varsovie enclave espagnole à Toulouse

Créé en 1944 par des guerilleros espagnols, l'Hôpital Varsovie a longtemps soigné les réfugiés ayant fui le franquisme. Après le départ forcé des médecins espagnols, en 1950, il a gardé une vocation de médecine sociale. Les éditions Loubatières publient un livre qui raconte son histoire.

Ceux qui s'imaginent que l'Hôpital Varsovie a un quelconque rapport avec la Pologne ou les pays de l'Est se trompent sérieusement. Il ne doit son nom qu'à la rue dans laquelle il est situé, la rue Varsovie, laquelle tire elle-même son appellation de la version occitane de « verse vin ». En revanche, ce qui est indiscutable, ce sont ses liens avec les communistes français et espagnols. C'est en 1944 que cet hôpital est créé par des républicains espagnols exilés à Toulouse. Sa mission était alors de soigner les maquisards qui franchissaient la frontière et revenaient blessés des accrochages avec la Guardia Civil lors de la tentative de « reconquista ». Le nombre d'hommes blessés dans cette tentative pour renverser le franquisme est tel que des hôpitaux de guerre sont créés à Ax-les-Thermes, à Auzat, à Saint-Girons, à Foix. Mais très vite, on s'est aperçu de la nécessité de mettre en place une structure médicale à Toulouse. Elle s'implantera dans un château désaffecté du quartier Saint-Cyprien, où vivaient alors de nombreux Espagnols, avec une équipe de 25 soignants. En octobre 1944, l'hôpital Varsovie reçoit ses premiers blessés par balle mais aussi des malades de tuberculose, de bronchite, etc. Dès 1945, il se transforme en hôpital civil pour prendre en charge les Espagnols de Toulouse. Il faut imaginer quel est alors l'état sanitaire de ces réfugiés. Certains ont passé les frontières lors de la « retirada » et se sont retrouvés dans des camps d'Argelès et d'ailleurs. Épuisés, mal nourris, soumis au travail forcé, ils souffrent de toutes sortes de maux : tuberculose, avitaminose, et autres maladies liées à la promiscuité et aux mauvaises conditions de



▲ Une intervention chirurgicale à Varsovie. De g. à dr. : l'infirmière Antonia ; la chirurgienne María Gómez ; l'anesthésiste López ; le Dr Vicente Parra, 1946.

vie. D'autres reviennent des camps de concentration allemands où ils avaient été envoyés, le triangle bleu des « apatrides » épinglé sur leurs vêtements.

Autorisés à soigner leurs compatriotes

Les médecins espagnols qui exerçaient à Varsovie avaient pratiqué en Espagne avant la guerre mais leurs diplômes n'étaient pas reconnus en France. Il n'ont pu y travailler que grâce à une loi de 1933, la loi Billoux, qui permettait aux médecins étrangers de soigner uniquement leurs compatriotes ! Heureusement, car la situation hospitalière n'était pas brillante à l'époque à Toulouse. Purpan, inauguré en 1940, était déjà à saturation avec ses lits réservés aux militaires, la Grave

et l'Hôtel Dieu aussi.

A l'hôpital Varsovie, les conditions d'exercice de la médecine sont précaires, mais les soignants déterminés, passionnés. La plupart d'entre eux sont proches du Parti Communiste espagnol. Le turn-over sera toutefois important, car les médecins et infirmiers doivent assurer des journées de travail épuisantes, pour un maigre salaire. C'est grâce à des dons venus de toute l'Europe, des pays d'Amérique du sud et des États-Unis, via l'Unitarian Service Committee, que l'Hôpital Varsovie peut soigner et opérer. En 1948, il réalisera avec succès 175 opérations, dans des locaux qui n'ont absolument rien à voir avec l'idée que l'on se fait aujourd'hui d'un hôpital. Car ils ont investi un « château » en partie en ruines. Un film de l'époque, « Spain in exile », montre un intérieur quasi-bourgeois

© Andover-Harvard Theological Library, Cambridge, MA.



▲ L'hôpital Varsovie, tel qu'il est aujourd'hui.
Le château est au cœur de l'établissement.

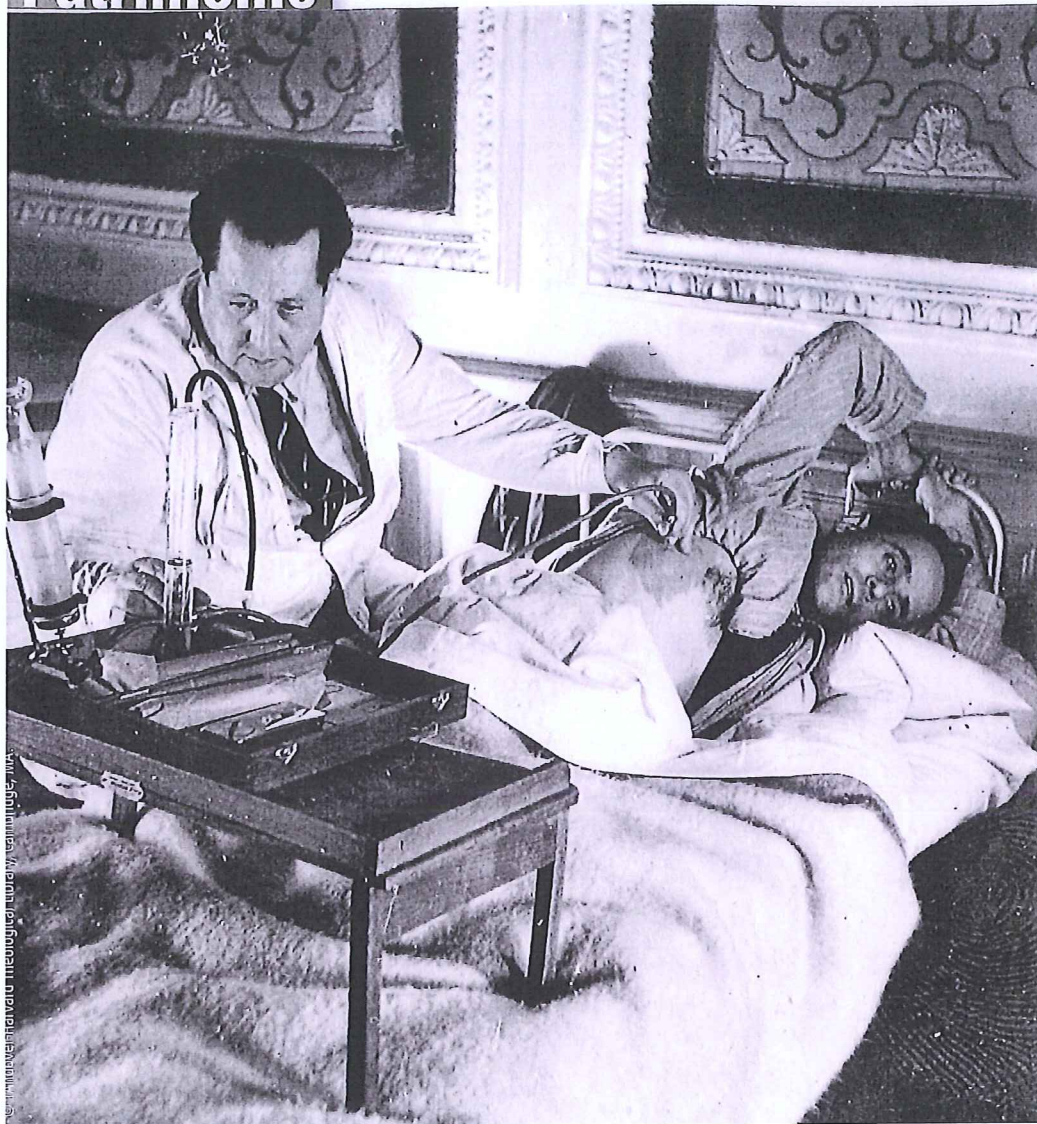
avec cheminées et tapisseries aux murs. Les dortoirs des malades ont été installés dans les chambres de la maison : les tuberculeux y sont réfugiés sous les couvertures, secoués de toux malade. Les blessés se tournent vers le mur, les yeux dans le vide. Le dentiste et le partagent le même « cabinet », une sorte de salon où chacun officie dans son coin. Une infirmière montre la salle de bain, avec une unique baignoire.

Des milliers d'interventions au dispensaire

A ses débuts, l'hôpital comptait 52 lits répartis en cinq salles. En 1945, deux lits seulement étaient réservés aux femmes. Les malades venaient essentiellement de Toulouse, et étaient hospitalisés pour des actes chirurgicaux, des maladies digestives, respiratoires, infectieuses. Avant d'entrer à l'hôpital, les malades passaient d'abord par un dispensaire qui faisait le tri et renvoyait les pathologies trop lourdes sur l'hôpital ►



Vicente Parra
(1886-1967),
en 1946,
en train de soigner
un petit garçon.



▲ Juan Ruiz de la Guardia (1903-1950) en train de soigner un malade de l'Hôpital Varsovie.

public. Ce qui n'empêcha pas le bouche à oreille de fonctionner dans la communauté espagnole. Beaucoup appréciaient d'être soignés dans leur langue et surtout, l'établissement les accueillait gratuitement.

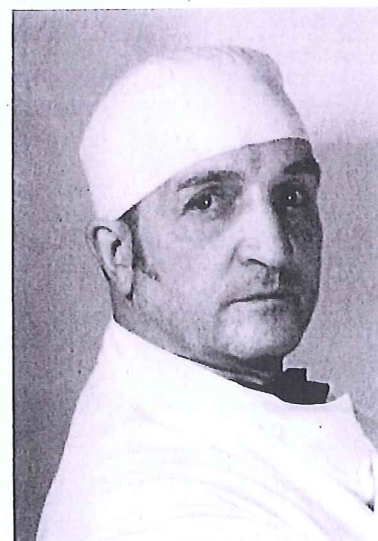
Le premier dispensaire avait vu le jour cours Dillon. Très vite débordé (avec 14 692 interventions en 1946), il fut relocalisé et agrandi dans l'enceinte du château en 1949. Un nouvel espace consacré aux examens biologiques fut bientôt construit. En 1949, il n'y eut pas moins de 26 529 interventions.

Si les locaux sont inadaptés, l'hôpital réalise pourtant dans ce décor totalement décalé, une médecine moderne. Les instruments, de seconde main, sont stérilisés selon des techniques de pointe pour l'époque, et l'hôpital dispose du premier antibiotique, la pénicilline. Bien que

mal équipé pour faire de la chirurgie, il y viendra pourtant, en ayant même dans son équipe l'une des rares chirurgiennes en titre de cette époque : Maria Gomez Alvares, qui avait pratiqué la médecine dans des camps de réfugiés et fait partie des médecins espagnols ayant aidé la Résistance. Elle a opéré à l'hôpital Varsovie jusqu'au 1949, avant d'émigrer au Venezuela.

Moderne aussi, le mode de fonctionnement : il y a régulièrement des séances de concertations et tout le personnel se forme en permanence. Enfin, dès sa création, «Varsovie » fait de la médecine sociale. Compte tenu du public reçu, la prévention est incontournable. Il faut éviter la contagion de la tuberculose, soigner les maladies vénériennes attrapées pendant la guerre et lutter contre la mortalité infantile, évidemment élevée

Joseph Ducuing (1885-1963), professeur de chirurgie de l'université de Toulouse et directeur du Centre régional anti-cancéreux. Membre du Parti communiste français, il apporta son soutien à l'Hôpital Varsovie dès le début.



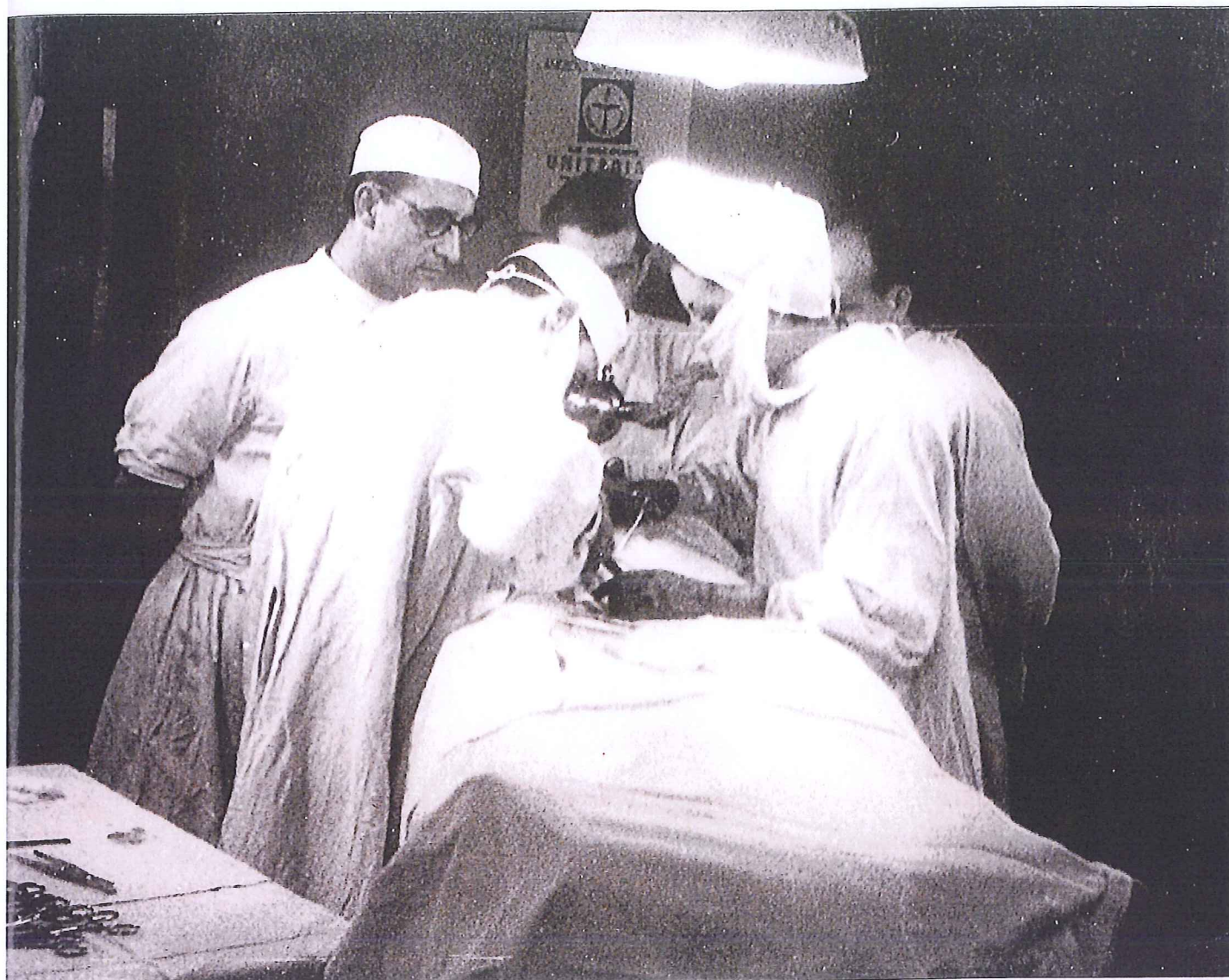
© T. Fried

parmi les réfugiés. C'est une vocation que l'hôpital conservera. Il sera au fil du temps en pointe pour l'accouchement sans douleur, la pratique des IVG et la lutte contre le sida et les addictions.

L'opération Boléro-paprika

De 1944 à 1950, quatre médecins espagnols se succéderont à la tête de l'hôpital, jusqu'au moment où, en 1950, en pleine guerre froide, le personnel espagnol sera soupçonné de faire de l'espionnage au profit des Russes.

L'hôpital Varsovie a alors à sa tête deux médecins catalans communistes, Josep Bonifaci et Francesc Bosc. A l'instigation de Franco, le gouvernement français lance alors une opération au nom surprenant qui pourrait prêter à rire si



© Andover-Harvard Theological Library, Cambridge, MA.

▲
Salle de chirurgie de l'Hôpital Varsovie.
La chirurgienne María Gómez (1914-1975),
en train d'opérer. 1946.

les conséquences avaient été moins graves, l'opération Boléro-Paprika. Il ne s'agit ni plus ni moins que d'arrêter et d'envoyer hors de nos frontières les étrangers soupçonnés de communisme. Avec l'aide de la gendarmerie française, les médecins de Varsovie seront tous arrêtés à leur domicile le 7 septembre 1950 et on leur donnera le choix entre le retour en Espagne et l'exil au Maghreb ou dans les pays de l'Est, avec escale forcée en Corse.

Vidé de son personnel, l'hôpital paraissait alors condamné quand des médecins toulousains qui, depuis longtemps, participaient à son fonctionnement, ont repris les choses en main. Le jour même des arrestations, ils assuraient les soins et les visites, évitant ainsi que Varsovie ne soit purement et simplement rayé de la carte. Parmi eux, Joseph Ducuing, professeur de chirurgie à la faculté de Toulouse et directeur du Centre régional anti-cancéreux.

Il bénéficie d'une certaine notoriété et jouera un rôle primordial dans le sauvetage de l'hôpital. A ses côtés, des médecins tels que Stéphane Barsony, René Biart, Jean-Louis Champagnac et Jean Garipuy, reprendront le flambeau des Espagnols. Quelques années après la mort de Joseph Ducuing, en 1963, l'hôpital prendra d'ailleurs son nom en 1971. Pendant cinq ans, il mènera la bataille pour la survie de Varsovie. Ce dernier s'ouvrira à l'ensemble de la population toulousaine et sera géré par le PCF.

Ce sera la fin de l'enclave médicale espagnole dans Toulouse, même si une plaque commémore encore la mémoire de ceux qui l'ont créé et s'il reste encore dans ses murs un peu de cet esprit de solidarité, d'égalité et de fraternité, qui était cher à ses créateurs. ■

Joëlle Porcher
joelle.porcher@depechemag.com

« L'hôpital Varsovie, exil, médecine et résistance, 1944-1950 », coordonné par Alvar Martínez Vidal, avec le soutien du Muséum d'histoire de la médecine et du Mémorial démocratique de Catalogne. Ce livre est vendu avec le DVD « Spain in exile ».

Editions Loubatières. 22 euros.

